

L'Incantation du Souvenir

Était-il y a quelques semaines. J'écoutais la seconde Symphonie de Vincent d'Indy. Je crois que c'est un chef-d'œuvre. Elle est de forme parfaite et splendide, avec cette sorte d'expansion brûlante et tout en mesure, exacerbée et contenue, qui est propre à d'Indy et qui exprime à un degré si singulièrement beau la lutte de l'inspiration contre la règle, puis leur entente et leur intime union. Aucun musicien n'exige qu'on s'adapte davantage à son impérieuse volonté de songe, aucun ne fait moins d'invites au seul de son art, mais quand on est entré quel trésor ! Quelle magnifique floraison finale après d'ardents débats, et des grâces mélancoliques, et une hautaine fantaisie ! Personne aujourd'hui n'a cela, ceux qui sont venus après cela n'ont point cette stature, la faculté de faire grand a été suspendue...

J'écoutais : et, perdu dans l'intérieur du chef-d'œuvre, irrésolu sous l'amplitude des voûtes sonores, je m'avouais trop las pour tendre jusqu'au bout mon esprit dans l'étude. J'ai toujours ressenti — car je ne sais que ressentir — qu'il y a deux façons de participer spirituellement à cet office qu'est le concert. Il y a la façon des musiciens, qui viennent pour travailler et analysent l'œuvre. Ce sont des initiés au dogme, leur esprit reste maître lucide de leurs nerfs. Il y a la façon des profanes comme moi, que la prière berce, que l'encens enivre, qui cherchent accalmie et consolation. Je suis souvent allé au concert pour travailler et tâcher de comprendre, non certes en musicien mais en poète curieux de saisir mille affinités entre le vers et la musique, mille réversibilités des arts. Mes vrais concerts ont été ceux où je ne suis allé que pour subir et aimer. La musique n'avait pas besoin de mes petites notations de carnet : mais moi j'avais immensément besoin de sa douceur et de sa puissance infinies.

J'étais, ce jour-là, « un homme, rien qu'un homme, devant elle. » Et peu à peu j'insérais mes rêves dans ce que j'entendais, par cette sorte d'infidélité mentale qui est le privilège exquis du mélomane, aux heures où suivre la pensée de l'auteur en ses méandres orchestraux apparaît trop ardu, et où l'on fait son nid dans son œuvre. Je confondais toute beauté avec les beautés que j'ai goûtées au cours de ma vie, je généralisais, allant à la molle dérive de tout moi-même, et je songeais combien ma compréhension de la musique avait évolué depuis ma jeunesse jusqu'à cette époque où je vais à elle dans la douleur de chers amis perdus...

Car maintenant que mes tempes sont grises, je vois autrement toutes choses, et maintenant que des deuils se sont ajoutés, tombe par tombe, au petit cimetière secret qu'est l'âme de tout homme ayant mûri, je sais plus profondément que tout art me fut un plaisir mais que celui-là seul me fut une nécessité vitale, et je le remercie humblement de ne m'avoir jamais déçu dans sa bienfaisance, d'avoir été le consolateur et l'ami toujours prêts. Toujours je suis allé à lui dans la peine : mais maintenant qu'on a plus de peine que jamais, tout ce que je lui dois se mêle à tout ce que j'en espère encore, et je ne lui apporte plus mes curiosités, mes enthousiasmes, mes désirs de plaisir intellectuel de jeune artiste, mais seulement cette espérance confiante et reconnaissante qu'il me donnera jusqu'au dernier jour, miséricordieusement, quelques-unes de ces fleurs d'oubli dont sont pleins les beaux plis de sa tunique immortelle.

La lumière était faible, et auprès de moi se tenaient assises deux femmes en grand deuil. Entre leurs voiles noirs, je distinguais, debout auprès d'un pilier, la silhouette discrète et grave de Vincent d'Indy écoutant son œuvre. Je l'évoquais au temps jadis, quand nous l'appelions « le beau téné-

breux », quand il apparaissait au promenoir du Cirque d'Été ou à l'amphithéâtre du Châtelet, quand nous acclamions *Wallenstein* ou *Sauge-pleurie*.

Il est droit, souple et de beau maintien encore, il a toujours ses admirables yeux de feu sombre, bons et intimidants, révélateurs de sa nature passionnée que dément son accueil un peu distant — et tout le contraste de son œuvre est signifié par là : mais à présent il est tout blanc sous son feutre aux larges ailes..... Je revoyais près de lui, au piano, sous un grand portrait familial de Carrière, notre pauvre Ernest Chausson qui n'était que douceur, foi et tendresse, qui dort depuis vingt ans, et dont j'entends encore la voix. Je revoyais Mallarmé mon maître, magicien inoubliable, serein, mélancolique, dont l'âme était un jardin fermé — et Carrière lui-même, avec sa face rude, sa voix rauque, son regard ouvert sur toutes les souffrances, et le dernier des grands amis que la mort m'a pris, Pugno enfin, le bon géant aux doigts féériques, disparu avant l'horreur de notre vie présente, Pugno dont une lettre de d'Annunzio blessé, hier, me reparlait..... Oh ! qu'ils sont loin, les jours de Colonne et de Lamoureux, tels que me les rappelait cette fine silhouette silencieuse de d'Indy aperçue contre ce pilier entre les voiles de crêpe de ces deux inconnues ! Qu'elle est loin, la première audition de cette symphonie que je n'avais jamais réentendue et à laquelle me transportait, par synchronie, mon souvenir ! Il me semblait que l'éclatant finale, avec ses gradations acharnées et ses puissants redoublements de volonté, multipliait les appels évocatoires de ceux qui nous avons laissés sur notre route, parsemée d'enthousiasmes, de doutes, d'erreurs, de désenchantements, de scrupules, de regrets, de tout ce que l'armée des rêveurs abandonne à mesure qu'elle avance vers ce que les Anglais du front appellent d'un mot terrible « le pays de personne ». Ceux qui viennent après nous ne me peuvent pas comprendre, ceux qui viendront après eux ne les pourront pas comprendre...

Ce que je sentais alors le plus vivement, dans le défilé désordonné de mes fantômes, c'était le caractère de pérennité de la musique. Nous passons à travers elle, lui demandant la charité qu'elle nous fait : elle est toujours là, avec la sereine éternité d'une loi naturelle. Je crois qu'il faut être parvenu à la quarantaine, au moins, pour concevoir vraiment cela, non parce qu'on est devenu meilleur connaisseur, mais parce qu'on a plus souffert de l'instabilité de tout, et qu'il n'y a point de parfaite compréhension de la musique sans l'apport des chagrins personnels. On constate seulement alors ce qu'on doit, non aux compositeurs et aux virtuoses, mais à la musique en soi, qu'ils servent mais ne créent pas car elle leur préexistait, comme l'amour aux amants et comme la terre aux hommes. Dans la Symphonie elle-même de d'Indy je trouvais de plus en plus naturel d'insérer comme des thèmes les figures de quelques êtres que nous avions connus et aimés ensemble, brodées et déteintes sur la tapisserie sonore : et quand, à l'issue, parmi le crépitement discord des bravos qui brisent l'émotion finale, on l'alla chercher de force, quand il esquissa, en homme qui n'aime pas ces simulacres, du fond de la scène où il n'apparut qu'un instant un salut courtois mais rapide, il me sembla qu'il l'adressait, comme moi, non au public toujours renouvelé, mais aux vieux artisans de sa jeune gloire de jadis, présents à son âme comme à la mienne, invisibles pour tous sauf pour lui et pour moi, unis à son œuvre qu'ils entendirent jadis dans la révélation de sa vierge beauté, en d'autres salles, avant les temps de la grande horreur...

J'emportai, comme une lampe de funérailles, leur souvenir mêlé à la merveille. Je vis d'Indy marchant devant moi. Je ne le rejoignis pas, malgré la tentation d'une main amie à serrer. Je n'eusse pu lui parler : j'ai préféré lui écrire — car ceci n'est pas un article, mais une lettre, si l'on veut. Je l'ai regardé disparaître, fort, calme, avec respect pour cet homme, créateur au-dessus des autres.

Je suis de ceux qui, au sortir du concert, souffrent de toute présence, de toute parole, et ont hâte d'être tout seuls avec les visions qu'ils ont dérobées. Les rues du Paris de guerre étaient glaciales et obscures. Une

avare leur languissait au pied des candélabres voilés, sous la lividité d'un ciel spectral, et les passants n'étaient que des ombres, guère plus consistantes que celles qui me hantaient. Jamais je n'ai su plus de gré à une cité d'être triste qu'en cet arrière-crêpuscule ou peu à peu, au rythme de ma marche, le souvenir affaibli de la Symphonie se mêlait à mon incantation. Elle se continua dans le murmure banal d'un train morne. Elle dura jusqu'à cette lisière de forêt où j'habite, et où, avant de rejoindre le feu, la lampe et les livres, je m'arrêtai comme chaque soir depuis trente-deux mois pour écouter, parmi les arbres dépouillés, la rumeur lointaine et puissante de la symphonie de mort, du canon qui change les vivants en fantômes, tandis que je m'obstinais à changer mes fantômes en vivants...

CAMILLE MAUCLAIR.

LA MUSE BADINE...

Lest un lieu commun dont la guerre a doté notre vocabulaire et qu'on nous sert volontiers à tout bout de champs, qu'il s'agisse de politique ou de littérature, de cuisine ou d'art plastique : c'est l'expression « ère nouvelle ». Nous savons que l'Immense Bagarre marquera une évolution dans le style et dans la pensée ; nous sommes avertis qu'au retour de la paix, des principes inédits et des idées toutes neuves chambarderont notre domaine intellectuel. Du moins nous le répète-t-on à l'envi... peut-être n'en sera-t-il rien car la routine a la vie dure, mais enfin cette prophétie a le double avantage de flatter l'avenir et de ne faire de mal à personne. Exiger davantage serait assurément de l'indiscrétion.

J'ignore si le drame lyrique de demain surgira différent de celui de la veille, si la symphonie se déroulera sur un mode inconnu... Je ne sais si le musicien, le poète, le statuaire et le peintre réussiront, comme par magie, à dépouiller le vieil homme. En revanche, je crois que le public manifesterà des exigences fort précises quant au choix de ses divertissements. Les premières années qui suivront la paix le trouveront hostile aux œuvres profondes, au recueillement, à la méditation ; las d'avoir combattu, peiné, souffert, d'avoir cheminé si longtemps à travers les espoirs et les angoisses, il n'aura plus que l'égoïste désir de s'abandonner sans contrainte au plaisir sans effort. Certes, son attention ne se détournera point de la Beauté, mais à la condition que celle-ci soit de lignes simples et de clair visage ; pour tout dire, le public futur craindra le symbole, l'abstraction, le mystère et la pénombre... entre le style intentionniste et le style léché, il n'hésitera pas. C'est pour ces raisons que la renaissance éclatante est à peu près certaine de ce qu'on est convenu d'appeler l'Opérette.

L'Opérette, c'est Euterpe en jupon court, c'est la muse badine, mais la muse tout de même, n'en déplaît aux métaphysiciens de la musique. Renversée par Catulle Mendès-le-Superbe, qui fut un grand artiste dans le genre de Clémentine, l'Opérette, ces derniers vingt ou trente ans, avait disparu de la circulation. J'accorde qu'elle a commencé de reparaitre, mais sans succès marqué. Pourtant, elle n'est pas morte ; au contraire, elle est tout près de nous, impatiente d'agiter ses clochettes... C'est d'ailleurs une charmante fée, vraiment nationale et même chauvine, à l'occasion. D'où vient donc que son prestige soit uniquement fait de son brillant passé, que son nom, dans le jugement populaire, soit inséparable des noms d'Offenbach, de Lecocq et d'Audran et que les compositeurs d'aujourd'hui aient été jusqu'ici incapables de lui insuffler une force nouvelle ?

A cela il faut d'abord répondre que les musiciens ne témoignent guère à l'Opérette qu'une sympathie un peu méprisante ; nombre d'entre eux affectent de se